

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 10

Artikel: Un spectateur qui n'a rien vu
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211144>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 6 mars 1915 : Chez le président Dumur (L. Mogeon). — Un spectateur qui n'a rien vu (V. F.). — Les bons principes (J. Mulhauser). — Petite fable. — Onna pararda pè Lozena (Marc à Louis). — Pommes de terre. — Jamais ils n'auraient pu suivre ! (M.-E. T.).



LE PRÉSIDENT DUMUR

(Nous devons ce cliché à l'obligeance de M. Emile Bonjour, directeur de la Revue du dimanche.)

CHEZ LE PRÉSIDENT DUMUR

L'HOMME si bon qui vient de mourir, alors que la santé paraissait devoir lui faire de nouveau quelque risette, était fils du pasteur J.-L. Dumur qui, du pied du Jura, transporta sa houlette à l'Etiwaz, en 1837, année où précisément Benjamin Dumur vint au monde. Dans son cabinet de travail du Carillet, où nous eûmes le privilège de le voir plusieurs fois, il contait volontiers quelques anecdotes. Son père lui parla de l'aventure arrivée à de jeunes mariés dans la paroisse de Longirod-Marchissy.

Normalement, l'hiver est rude et les flocons de neige infatigables en de telles régions. Un

jour, la cure de Longirod fut complètement bloquée. Rafales, tourbillons, régnaient en maîtres. Cependant, la « noce » attendait à Marchissy. Des hommes de bonne volonté se mirent à débayer le chemin, inutilement, du reste : la neige tombait et retombait et comblait ; le vent jonglait avec les « gonfles ». Impossible d'aborder. Le traîneau qui devait emmener M. le pasteur rentra comme il était venu. La « bénédiction » dut être renvoyée à des jours meilleurs.

Ce récit ne gagne rien à être rapporté ; il fallait l'entendre. Benjamin Dumur était un merveilleux causeur, clair, fin et sobre. La maladie n'avait entamé que ses forces corporelles. Condamné à ne plus sortir de la chambre, en proie aux insomnies déprimantes, cet alerte vieillard vivait intensément avec sa famille, ses amis, ses bouquins, avec son pays. Il lisait. Aucune nouvelle ne lui était indifférente. La preuve est palpable. Jusqu'à ses tout derniers jours, le « Président », comme aimaient à l'appeler ses amis, maniait les ciseaux, non de la censure, mais du chercheur. Le document, il le tenait toujours et s'il ne le découpait pas, s'il laissait le journal intact, vite il allait à son bureau écrire une fiche. L'ataxie même ne pouvait avoir raison de sa volonté. Nous avons été le témoin ému des efforts qu'il faisait pour gagner un ou deux mètres et atteindre ce qu'il cherchait, voulait faire voir ou prêter, car il était d'une complaisance et d'une confiance à confondre les érudits jaloux de leur bien, et ne s'en séparant jamais. Pour lui « livre prêté livre perdu » était une parole sans vérité ; nous croyons qu'en cela aussi, il eut cette perspicacité admirable qui fut l'un des traits de son caractère.

Nombreuses et bien garnies étaient ses boîtes de fiches. Dernièrement encore, nous y avons vu par exemple les articles du *Conteur* (les anciens comme les plus récents) relatifs à des points historiques soigneusement indiqués, d'une large et très lisible écriture, sur un feuillet mis sans retard sous une bande spéciale, qui rejoignait sa division. Le tout, dans un ordre parfait, à la disposition des chercheurs.

Benjamin Dumur se rendait compte de son état et ne se faisait aucune illusion hardie, se disant que ses richesses historiques, s'il ne pouvait les utiliser personnellement, seraient pour d'autres qui les feraient valoir. Au cours de la dernière visite que nous lui fîmes, il nous exprimait tous ses regrets de ce que certaines bibliographies particulières eussent été disséminées aux quatre vents des cieux. Il était facile de deviner qu'il se préoccupait du sort de ses chers livres et manuscrits. Nous croyons pouvoir affirmer que les collections Dumur resteront groupées en lieux sûrs dans ce petit pays, que le défunt a aimé et servi avec un dévouement idéal.

Benjamin Dumur, avons-nous dit, ne perdait pas le contact avec la vie de tous les jours. Aux causeries calmes, purement instructives, de la période de paix, avait un peu succédé la vive discussion sur l'atroce guerre actuelle. Son frère, M. le colonel Dumur, prenait part quelquefois à ces entretiens, que nous regrettons

vraiment de n'avoir pas retenus autrement que comme un auditeur sans idée d'interview.

— Bonjour, monsieur le président, comment cela va-t-il aujourd'hui ?

— Cela va mal.

Mais ce n'est pas de sa santé qu'il voulait parler. Il venait de prendre connaissance des journaux, dans diverses notes, et ce qu'il avait lu ne correspondait pas précisément à son attente. Il eût voulu savoir l'issue du conflit aigu qui met aux prises les peuples civilisés. Il conservait un optimisme prudent et ne cachait pas sa crainte de voir l'arrogance se donner libre carrière encore pour un temps. Il laisse à d'autres le soin de suivre le cours des événements. Il leur laisse surtout l'exemple d'un magistrat qui, parce qu'il savait la justice participer des faiblesses humaines, l'administra avec une pleine connaissance de ses devoirs et des replis de l'âme. Après son labeur délicat et ardu, il est souvent monté, avec son ami De Crousaz, l'archiviste, dans la tour de la Cathédrale, où sans doute ses manuscrits perpétueront son souvenir.

L. MOGEON.

Une leçon. — Un garçon d'environ 13 ans, à l'air très abattu, avec une longue égratignure sur le nez, entre en classe et tend une lettre à son professeur. Ce dernier lit ce qui suit :

« Prière d'excuser John pour son absence » d'hier. Il a fait l'école buissonnière, mais ce » n'est pas nécessaire de le punir pour cette » faute, car le garçon avec lequel il s'est échappé » s'est battu avec lui, et un homme qui passait » et dont John riait, l'a battu et le cocher de la » voiture à laquelle il se cramponnait par der- » rière, l'a battu.

» Enfin son père l'a battu au retour. Je crois » qu'il ne manquera plus l'école. »

L'enseigne. — Voici la copie textuelle d'une enseigne :

DUFLAUX

Spécialité générale!!:

UN SPECTATEUR QUI N'A RIEN VU

Nos grands confrères, les quotidiens, ont abondamment parlé du défilé, le 26 février, à Lausanne, des troupes vaudoises, d'une bonne partie d'entr'elles, du moins. Cela nous dispense de décrire ce beau spectacle. On nous permettra cependant de reproduire ici le récit que nous a fait un ami du *Conteur*, égaré dans la foule qui, selon son expression « damait les pavés » de la place Saint-François.

Notre ami — il ne nous en voudra pas de le dire — est un tout petit bout d'homme ; mais il y a plus d'esprit sous son feutre minuscule que sous les hauts de forme de beaucoup de personnalités grands, gros, forts et carrés d'épaules. Quand nous le rencontrâmes, il n'avait pas

toute sa belle humeur et paraissait un tantinet fourbu.

— Je te dirai ce qui m'arrive, nous dit-il en nous prenant par le bras, mais pas avant d'avoir avalé un antidote contre l'insidieux gravier qui m'emplit la gorge, les narines et les yeux. Nous trouverons ce contre-poison, rue d'Etraz, chez un vendeur de tisane d'octobre, où nous serons en bonne compagnie, car il ne s'y réunit que de vrais Vaudois et quelques autres braves gens qui aspirent à le devenir.

Ayant avalé deux pleins verres du remède contre les microbes de toute espèce que recèle la poussière, notre ami fit apporter un nouveau flacon — il y a des tisanes qui « redemandent » — alluma sa pipe de racine de bruyère et commença ainsi :

— Je m'étais promis de ne pas me mêler à la foule accourue pour voir nos soldats et leur général. Tu comprends, quand on ne mesure que quatre pieds trois poüces, on se tient à l'écart des cohues. Comment il se fit que je me trouvais tout de même dans la pire des mêlées, c'est ce que je me demande encore. Le public ne garnissait pas encore tout à fait la place Saint-François; il y avait des vides par lesquels je me faufilai sans peine, et déjà je voyais le moment où j'aurais le champ libre, lorsque, tout à coup, je me vis pris comme dans une souricière : bouchés tous les trous : à gauche, à droite, en avant, en arrière, serrés les uns contre les autres, les curieux formaient maintenant une masse compacte, que des ruées faisaient onduler comme notre Léman qu'auraient agité tour à tour la bise, la vaudaire, le vent de Genève et le joran. Pas moyen de me tirer de là : j'étais devenu le jouet des flots. Force me fut d'être philosophe comme mes voisins et voisines et d'user mes semelles comme eux à damer le pavé aussi bien qu'auraient pu le faire les excellents paveurs de M. Félix Maurer. C'est un passe-temps que je ne saurais recommander aux malheureux qui souffrent de cors aux pieds. Pour un spectateur qui ne voit rien, il y avait heureusement d'autres distractions. D'abord les grognements de ceux qu'on bouscule. Tu ne saurais croire le malin plaisir qu'on prend, quand on est soi-même comprimé et poussé de tous côtés, à voir de gros gaillards geindre comme des femellettes. C'était l'exception, toutefois. Bon enfant, le public prenait en général son mal en patience, et je me divertissais, au chassé-croisé des rires, des lazzi et des conversations hachées par les remous de cette marée humaine.

— Ne poussez donc pas ainsi! criait une dame.

— On ne veut rien voir! disait une petite voix.

— On est pourtant venu deux heures à l'avance.

— Je m'étonne s'il est en or massif, comme on dit, le pompon du général?

— Mademoiselle, vous perdez le ruban de votre tresse.

— J'ai mis du papier dans mes bottines pour n'avoir pas froid.

— Dis donc, Auguste, on aurait une bouteille de Dézaley, qu'on crèverait tout de même de soif : on ne pourrait pas la déboucher!

— La Rosine n'a pas été curieuse de voir défiler son mari. « A quoi bon! qu'elle a fait, je le connais : c'est vendredi, il ne se sera pas rasé. »

— On dit qu'il y aura des mitrailleuses.

— Mon Dieu! j'ai perdu mon petit sac.

— Les voilà!

— Maman, je ne vois rien.

— Assis!

— Chapeau!

— C'est la marche de « Sambre et Meuse ».

— Je donnerais bien 1 fr. 50 pour voir au moins la pointe des bayonnettes.

— As-tu poussé le verrou de l'arrière-boutique, avant de sortir?

— Un aéroplane!

— Malhonnête!

— Faites excuse, madame.

— Pour une belle journée, c'est une belle journée!

— Attention! voilà les guides.

— Est-ce que vous voyez quelque chose?

— Monsieur, vous me marchez sur les pieds.

— Qu'est-ce que vous entendez au juste par le pas de parade?

— La guerre est tout de même une chose bien affreuse.

— On se retrouvera au buffet de la gare.

— Je me suis laissé dire que tout le Conseil fédéral était par ici.

— Moi, je préfère les puits d'amour.

— Les Allemands pourraient bien n'en mener pas large, d'ici peu.

— Est-ce que ce défilé va durer jusqu'à la nuit?

— Il n'y a pas à dire, les Vaudois ont ça dans le sang.

— C'est la brigade à Grobet!

— Vive la une de la une!

— Les pigeons de Saint-François ont bien de la chance : ils voient tout sans être cougnés.

— Je suis là à me demander d'où tout ce monde peut bien sortir.

— Monsieur, devant le drapeau on se découvre.

— Moi, j'ai l'estomac dans les talons.

— Combien payez-vous le sucre, à Morges?

— C'est les cuisines roulantes.

— Une autre fois, je me payerai une fenêtre.

— Pourvu que cette écervelée de Julie n'ait pas oublié de fermer le gaz!

Et patati, et patata. Cela dura ainsi une heure d'horloge, et quand la foule se fut dispersée, j'appris que j'avais assisté au défilé et que ça avait été superbe. Tu as devant toi une victime de la guerre, mon cher ami, une victime assoiffée de paix, de calme, de solitude... et d'autre chose encore... Mademoiselle, un demi du même, s'il vous plaît! V. F.

Le carnage au plantage. — Il y a une trentaine d'années, le préfet de V. fut appelé en ces termes, devant la porte de son bureau, par un de ses administrés :

« Mōsieu le péfret, hors du bureau! Deux mots à vous dire : carnage dans mon plantage, 36 clous au talon sur une tête de chou, marques de char à échelle, demande permission à mōsieu le péfret de porter une arme à feu avec un falot au bout pour tirer sur les voleurs. »

De drôles de calculs. — Un particulier de la rue du Rôtillon, à une de ses voisines :

— Et votre mari, comment va-t-il?

— Hélas! mon Dieu, y souffre toujours de ses calculs jubilaires.

LES BONS PRINCIPES

A M. Julien Blanchard.

Après ceci, prétendez-vous, beau sire,
Que chez nous le républicain,
Assis ou non sur maroquin,
Ne sache, et du plus près, ce que parler veut dire,
Et ne s'entende en toute occasion
A faire par les gens honorer son beau nom?
Sur la place de Montbenon,
— Je me trompe; c'était sous Bourg, la promenade,
Après avoir bien gâlement bu rasade,
En forts et libres compagnons,
L'honneur et le plaisir de nos heureux Cantons,
Des jeunes gens venus de nombreuses contrées
Où, quand l'hiver amène ses rigueurs,
L'art bien-aimé du chant occupe les soirées,

Et verse en tous ces braves cœurs
Les belles notes inspirées;
D'allègres jeunes gens, disais-je, s'apprétaient,
Après le *lied* de bienvenue,
Que des groupes pressés avec joie écoutaient,
A visiter la cité peu connue
De la plupart d'entre eux. Or, voyant près de lui
Un honnête auditeur, qui, les mains dans ses [poches,
D'un air tout ébahi regardait les plus proches
Un des chanteurs lui dit : « Je désire aujourd'hui
» Voir des amis logés en cette ville
» Et ce serait à vous manière fort civile
» De m'indiquer la rue où je sais leur réduit.
» Voudriez-vous, *Monsieur...* » Mais à ce mot
[funeste,
Et d'un air courroucé boutonnant haut sa veste,
L'interpellé répond (ce qui nous montre bien
Son indignation extrême) :
« *Mossieu! Apprenez voi qu'on est citolli-en;*
» Ainsi cherchez tout seul *vôtre* chemin;
» Et je vous dis : *Mossieu vous-même!* »
(*Nos Joyeusetés.*) J. MULHAUSER.

Petite fable.

Chez certain charcutier, un beau jour deux flous,
Sur des pieds de cochon tentèrent de s'abattre.

Moralité.

Laissez leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Enfantine. — Deux tout jeunes enfants, le frère et la sœur, jouent au jardin.

— Lequel aimeras-tu le mieux être, demande la sœur à son frère, une petite fleur ou un petit oiseau?

Le garçonnet, après un moment de réflexion :
— Un petit oiseau... parce que ça mange.

ONNA PARARDA PÈ LOZENA

Clliau que sant pas vegniâ à Lozena deveindro la vèprâ et que n'ant pas yu la pararda dâi militéro, quand bin l'arant vu lo Prieurâ de Pully, la Fabrequa de Paudex, mîmameint lo moulin Bornu, n'ant rein vu. Faillâi lè vere, clliau crâno sordâ, que défelâvant la garda et quemet l'étant dru et vedzet. Lè tsevu assebin. Cà lâi avâi assebin dâi tsevu que n'avant min d'hommo desso et dâi z'hommo que n'avant min de tsevu desso.

Po quemeinci, l'è vegniâ ti lè gros colonet, que l'avant pardieu bin bouna façon avoué la galèze carlette. N'avant pas pî tant souffé de la guierra. L'avant lau sabro défro. Se lè z'ennemi l'avant éta perque, melhirâo : quinte défrepnâie l'arant reçu! Et pu dâi dragon, avoué su lau tiepi on espèce d'affère quemet on pinceau qu'on s'embarouffe lo mor po sè rasâ. Lau pique piatâvant que faillâi biau lè vère. Cein n'étâi pas dau poussiffo, melebâogro!

Aprî l'étâi lè molâre, lè *cyclistes*, quemet lau dîant ora, que fasant djuvi lau manivelle avoué lè pî, mâ qu'allâvant gaillâ pllian quemet quaucon que va queri la mort âi retso. Leu l'étant coffèyi on bocon, et bin l'avant dâi tsausse empacotâie, mâ l'étant guîé tot parâi.

Et lè sordâ : lè leu que faillâi guegnî po vère oquie. Allâvant âo pas, rique raque, sein sè trompâ : « Paille, foin », quemet on desâi quand on passâve l'ècôûla : « Chenique, brantevin » (ora, ie dîant : *gauche, roite!*) Lo petâiru l'étâi tserdzi à balle à cein que parâit et l'avant betâ lo coutelet âo bet. Se on lè z'avâi annessî, quinte défreguehliâ on arâi z'u : no z'arant trè lè boui de la bourdze. L'è que, orâ, sant habituâ à tot et cein lau tsaudrâi bin pou que fère. L'avant dâi galé drapeau et lè dzein bramâvant : « Vive la Suisse! » Vo dio que faillâi ôdre.

Et du cein, lâi a z'u onna petâie de tsère que menâvant dâi cartouche, dâi palle carrâie po ère dâi terrau, du que l'è la moudda de fère la